

## Études littéraires africaines

# Frères Volcans de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique

Molly Grogan Lynch



Number 26, 2008

Fictions / Documents

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035120ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035120ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grogan Lynch, M. (2008). *Frères Volcans* de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique. *Études littéraires africaines*, (26), 27–33. <https://doi.org/10.7202/1035120ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# FRÈRES VOLCANS DE VINCENT PLACOLY : UN DOCUMENT SUR L'HISTOIRE ABSENTE DE 1848 À LA MARTINIQUE

## Le leurre de l'Histoire antillaise

En guise d'introduction à la première partie du *Discours antillais*, Édouard Glissant fournit les « repères » suivants :

- 1502 : « Découverte » de la Martinique par Colomb.
- 1635 : Occupation par les premiers colons français. Début de l'extermination des Caraïbes. Début de la Traite des Africains.
- 1685 : Établissement du Code noir par Colbert.
- 1763 : Louis XV cède le Canada aux Anglais, et garde la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue (Haïti).
- 1789-97 : Occupation de la Martinique par les Anglais.
- 1848 : Abolition de l'esclavage.
- 1902 : Éruption de la Pelée. Destruction de Saint-Pierre.
- 1946 : Départementalisation.
- 1975 : Doctrine de l'assimilation « économique »<sup>51</sup>.

Cette liste sommaire d'une dizaine de dates s'échelonnant sur 500 ans d'histoire explique en peu de mots le « leurre chronologique » annoncé en sous-titre à la même page. Le problème, conclut Glissant, est qu'« une fois ce tableau chronologique dressé, complété, tout reste à débrouiller de l'histoire martiniquaise. Tout reste à découvrir de l'histoire antillaise de la Martinique »<sup>52</sup>. Ses compatriotes Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant résument cette situation désolante, en l'éclairant, dans un essai sur les origines de la littérature antillaise :

L'écrit colonial relève plus de la scription que de l'écriture. Les planteurs n'utilisaient la plume (quand ils en avaient l'usage) que pour remplir des registres d'état civil ou de commerce, des livres de comptes ou pour rédiger des textes de nature juridico-policrière. Leurs pratiques scripturales étaient fortement codées, normées. La créativité n'y jouait qu'un rôle accidentel<sup>53</sup>.

Ces trois écrivains pointent ce qui a émergé dans les années 1980 comme le plus formidable obstacle à la réhabilitation de la culture créole : la quasi absence d'une mémoire collective qui se souviendrait non seulement du nombre d'esclaves achetés par tel planteur, mais aussi du vécu de ces masses laborieuses anonymes, et mieux encore, de la pensée de celles-ci. Si le droit

---

<sup>51</sup> Glissant (É.), *Le Discours antillais*. Paris : Seuil, 1981, 504 p. ; p. 27.

<sup>52</sup> Glissant (É.), *op. cit.*, p. 27.

<sup>53</sup> Chamoiseau (P.) et Confiant (R.), *Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales de la littérature. Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane, 1635-1975*. Paris : Hatier, 1991, 226 p. ; p. 25.

de l'historien serait bien « la récréation illuminante »<sup>54</sup>, force est de constater la difficulté de réaliser une telle tâche aux Antilles, en raison d'une documentation lacunaire et parcimonieuse pour ce qui est des détails affectifs. Chamoiseau et Confiant nous le rappellent : « L'écriture du registre est prédatrice et aveugle. Simplifiante, elle précipite le Divers dans la pensée de l'Un [Elle] ignore la créolisation et ne témoigne que d'une aventure solitaire et hautaine »<sup>55</sup>. Vincent Placolý le confirme : « L'esclavage ne laisse pas de document, il n'abandonne à la postérité aucune image cohérente de lui-même »<sup>56</sup>. La machine coloniale ne se souciait que très peu, en effet, du for intérieur des vies qu'elle broyait.

Si l'histoire antillaise s'est écrite alors sous le signe de l'absence, à en croire ceux qui ont fouillé le passé, un tel silence s'avère nocif. C'est encore Chamoiseau qui aborde le thème, lorsque, dans *L'Esclave vieil homme et le molosse*<sup>57</sup>, le Marqueur de paroles se met à délirer, suite au contact inopiné avec un fémur humain déterré en pleine forêt. Il dérange, cet os, non pas tant par son caractère lugubre que par la « présence-absence »<sup>58</sup> des histoires muettes pour toujours, que symboliserait le fragment de squelette. Qu'il s'agisse des restes d'un esclave marron ou d'un guerrier caraïbe, ce vestige du passé silencieux est une « métaphore de l'absence »<sup>59</sup>, ce que serait aussi – ne pourrait qu'être, en fin de compte – tout écrit antillais à caractère historique. Si l'histoire absente était bien une maladie, plus d'un écrivain antillais en serait la victime, dont Vincent Placolý.

Romancier, dramaturge et essayiste, mort en 1992 à l'âge de 46 ans, Placolý fut un questionneur inlassable de l'histoire antillaise, revisitant la vie de Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie (jeune créole née à la Martinique et dont Napoléon fera l'Impératrice des Français), le destin de Jean-Jacques Dessalines, général en chef de l'armée haïtienne et premier empereur du pays, et la mort, dans des circonstances douteuses, du journaliste et militant communiste André Alikér<sup>60</sup>. Avec *Frères Volcans*, son troisième roman, l'auteur entre dans le vif du sujet, c'est-à-dire au cœur même de l'histoire martiniquaise, en se mettant dans la peau d'un chercheur qui découvre à la

<sup>54</sup> Pageaux (D.-H.), « Roman hispano-américain et écriture de l'Histoire », dans *Le Champ littéraire*. Sous la dir. de P. Citti et M. Detrie. Paris : Vrin, 1992, 161 p. ; p. 127.

<sup>55</sup> Chamoiseau (P.) et Confiant (R.), *op. cit.*, p. 27.

<sup>56</sup> Placolý (V.), *Frères Volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*. Paris : Éditions la Brèche, 1983, p. 123. Désigné par *FV* par la suite.

<sup>57</sup> Paris : Gallimard, 1997, 134 p.

<sup>58</sup> Chamoiseau (P.), *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, 1997, 319 p. ; p. 118.

<sup>59</sup> Daniel Seguin-Cadiche, dans sa monographie *Vincent Placolý : « Une explosion dans la cathédrale » ou Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*. Paris : L'Harmattan, 2002, 331 p., emploie la formule à propos de *Frères Volcans* : « La caractéristique de l'écriture tourne autour de l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de la reconstitution véridique d'un moment historique, mais plutôt d'une métaphore de l'absence ou d'une métaphore du passé comme absence de récit » (p. 84).

<sup>60</sup> Trois pièces de théâtre : *Scènes de la vie de Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie* (inédit, 1988), *Dessalines ou la passion de la liberté* (Éd. Casa de las Américas, 1983), et *La Fin douloureuse et tragique d'André Alikér* (Éd. G.R.S., 1969).

Bibliothèque Schœlcher, à Fort-de-France, le journal inédit d'un Blanc créole, s'étalant sur les six premiers mois de 1848. La période est entrée dans l'histoire, en raison des émeutes d'esclaves à Saint-Pierre et à Fort-de-France (le 22 mai), qui conduisirent le gouverneur de la colonie à proclamer l'abolition de l'esclavage, devançant ainsi d'une quinzaine de jours l'arrivée en Martinique de la nouvelle du décret officiel de l'abolition, signé à Paris un mois plus tôt, le 24 avril, par la II<sup>e</sup> République française. La question de savoir qui, des Noirs ou du gouvernement français, a brisé les chaînes de l'esclavage continue à passionner bien des esprits à la Martinique<sup>61</sup>.

Mais pour l'écrivain antillais soucieux de mieux connaître son présent, l'histoire absente exaspère, et fait rêver. D'après Placolý, *Frères Volcans* se serait écrit sous « l'effet d'hallucination » (*FV*, p. 10) dont il acceptait d'être l'objet en se promenant dans les rues des villes martiniquaises. « Notre histoire, s'exclame-t-il dans la préface du roman, est si proche de nous ! » (*FV*, p. 10). À l'en croire, fouiller le passé ne requiert pas l'objectivité de l'historien. La démarche demande en revanche « l'intuition mobile de la rêverie », sans laquelle « il n'est pas possible de donner corps à des faits que le fleuve du temps a recouverts de sa boue » (*FV*, p. 119). Confronté aux lacunes de l'histoire et à la pauvreté de la réflexion officielle qui y a conduit, le mieux que l'écrivain puisse espérer, c'est d'écrire un document imaginaire qui, lui, n'a pas l'ambition de se faire « récréation illuminante », mais plutôt celle de donner libre cours à ce que Milan Kundera appelle la « sagesse de l'incertitude »<sup>62</sup>, qui serait le propre de la fiction. C'est le travail de Placolý dans *Frères Volcans*.

### 1848 : la dépossession de l'Histoire et ses témoins

*Frères Volcans* est porteur d'un sous-titre qui s'avère tout à fait intéressant pour notre réflexion : *Chronique de l'abolition de l'esclavage*. En quoi en serait-il une, ce roman construit en abyme sur un vrai-faux journal intime, écrit à chaud lors des événements de 1848, par un Blanc créole alité en raison d'une fièvre cérébrale, et recopié par un vrai-faux chercheur qui nous livre, dans une préface de quatre pages et une postface de huit, ses réflexions – ou est-ce Placolý qui nous parle ? – sur « le devoir de préparer pour les générations qui viennent les armes de la lutte contre l'oubli » (*FV*, p. 119) ? Où serait justement le réel, dans ce « document » écrit sous l'emprise d'un double délire ? L'hallucination, qui semble délaissé le réel, ne rejoint-elle pas la prétention du roman historique dans lequel la fiction devient réalité, le temps de sa lecture ? Tel est le propos du philosophe Daniel Maragnès, qui analyse les conséquences de ce délire créateur sur le roman qui en est le fruit :

<sup>61</sup> Pour un aperçu de l'étendue de cette controverse, voir Delépine (É.), « À propos du 22 mai 1848 : contre le "néo-révisionnisme tropical" », dans *Les Abolitions de l'esclavage, 1793, 1794, 1848, de L.F. Sonthonax à V. Schoelcher*. Éd. Marcel Dorigny. Paris : Presses Universitaires de Vincennes et Éditions UNESCO, 1995, 415 p. ; p. 355-358.

<sup>62</sup> Kundera (M.), *L'Art du roman*. Paris : Gallimard, 1986, 199 p. ; p. 21.

L'effet d'hallucination n'est rien d'autre que la fiction elle-même en ce qu'elle se distingue des fruits de la recherche historique, en tant qu'elle n'a pas de prétention à l'objectivité, en tant qu'elle est [...] une des versions du réel. Ainsi, *l'effet d'hallucination est le roman lui-même*, ou plutôt il est la condition du roman, si l'on accepte maintenant que l'hallucination n'est pas la déformation du réel, son appauvrissement ou son exaspération. L'hallucination n'est rien d'autre qu'une des versions du réel [...] – c'est le présupposé du roman, le réel lui-même<sup>63</sup>.

Selon cette analyse privilégiant l'irréfutable fait romanesque, la chronique imaginaire et hallucinée de *Frères Volcans* serait « le réel lui-même ». Il en découlerait que la chronique serait à lire « comme une pièce au dossier » (*FV*, p. 125) historique, ce qui est effectivement l'intention que l'auteur énonce dans la postface. Il est important néanmoins de noter que Placolý se laisse guider, dans *Frères Volcans*, moins par une certitude que par une interrogation : il veut tenter de comprendre comment les esclaves nouvellement libérés, « au seuil de la route immense ouverte devant eux » (*FV*, p. 120), ont pu reprendre le travail dans les champs au lieu de réclamer une répartition équitable des terres. L'histoire « hallucinante » qui trouble l'auteur de *Frères Volcans* proviendrait alors de cette courte période pendant laquelle une égalité réelle et durable avec le Blanc aurait été à la portée du Noir, avant que celui-ci ne la laisse filer entre ses doigts. La mission de Placolý serait alors d'« illuminer » l'histoire, non en la récréant, mais en la rêvant, d'où un certain nombre de « brouillages » dont le but serait de nous amener à oublier les faits prétendument avérés pour mieux rentrer dans le « réel » du délire.

Justement, le journal que tient notre Blanc créole, inspiré par l'intensité du moment qu'il vit, ne prétend nullement rapporter « une suite de faits consignés dans l'ordre de leur déroulement », selon la première définition du mot « chronique » que donne le *Larousse*. En effet, les entrées, par dates, sont inégalement réparties, s'étendant, dans la première partie du journal, du 2 janvier au 3 février (huit entrées) et, dans la deuxième, du 25 avril au 11 juin (six entrées). Cette chronologie est à lire d'ailleurs avec beaucoup de circonspection : la section datée 3 février, longue de 54 pages, embrasse les cinq semaines correspondant à la période de Carême. On marque ensuite une pause d'une durée indéterminée (à moins de consulter l'almanach de 1848 pour connaître la date du jour de Pâques), et l'on ne reprend, le 25 avril, que pour apprendre une page plus tard que la véritable date de la séquence est le 25 mai, c'est-à-dire trois jours après la révolte des esclaves. En clair, ni Placolý ni son narrateur n'écrivent avec l'intention de faire un rapport sur les six premiers mois de 1848 et encore moins sur les événements du 22 mai. Si chronique il y a, elle ressemble plutôt à cet « ensemble de nouvelles, de bruits qui se répandent », qui est la troisième définition que propose le *Larousse*.

Examinées dans cette perspective, la rareté des entrées et leur organisation lacunaire traduisent la lourdeur de l'ambiance qui régnait dans la colonie, où

---

<sup>63</sup> Maragnes (D.), « Placolý, le Roman, l'Histoire », dans *Commémoration du Cinquantième Anniversaire de Vincent Placolý. Discours et Communications*. Martinique : Association Vincent Placolý, 1997, 78 p. ; p. 37. L'auteur souligne.

Noirs et Blancs s'opposaient dans un insupportable jeu de menaces sourdes et de peurs grandissantes. Dans la première partie du récit, le narrateur prend soin de relater les derniers soubresauts de la société coloniale dont l'arrêt de mort serait signé, à son insu, en février, avec le renversement de la Monarchie de Juillet et le rétablissement d'un gouvernement républicain. Le lecteur a droit, dans cette partie, au récit du voyage que fait le narrateur chez des amis planteurs dans le nord de l'île, pour passer le Carnaval en compagnie de la fine fleur de l'aristocratie avec, pour décor, des Noirs en livrée servant à table et la correction sanglante infligée à un esclave qui avait manqué à ses devoirs. Mais nous sommes également complices de ses doutes, lorsqu'il rentre à Saint-Pierre avec le sentiment de reconnaître, dans les papiers gras et les masques déchirés du lendemain du Carnaval populaire, les vestiges grotesques d'un monde bâti sur la haine et voué alors à sa perte. Sa solitude dans la première partie du récit, où il se laisse soigner par ses domestiques et ne fréquente pratiquement plus les membres de sa propre classe, fait de lui un témoin suspect. Suspect non seulement aux yeux de ses amis, qui peinent à comprendre son désintéret pour les nouvelles et les derniers potins qu'ils viennent lui raconter, mais suspect également aux yeux du lecteur qui attendrait de sa « chronique » la confirmation d'une vérité attestée.

Alors que l'écriture de la première partie adopte le rythme d'une lente convalescence, celle de la deuxième est placée sous le signe du feu. Or, la décision de ne consigner par écrit les événements de la nuit du 22 mai que trois jours après les faits porte évidemment atteinte à la précision du récit. Quoique l'on eût pu s'y attendre en ouvrant ce « témoignage » précieux sur l'abolition, ce n'est pas à un reportage écrit à chaud lors des événements que nous avons affaire ici. L'hésitation qu'éprouve le narrateur devant l'écriture fait ressentir, par contre, une autre vérité, celle de la terreur dont étaient pris les Blancs menacés et pourchassés, et de leur difficulté à revivre ce cauchemar. Ainsi, le rapport que nous livre le narrateur (ou le souvenir, le terme serait plus juste) à propos de cette nuit relève plus de la poésie que de l'Histoire : « J'ai vu des fusils, des sabres trancher la gorge des compagnons. J'ai vu la peur, des maisons centenaires tomber en cendres. J'ai vu des vaisseaux de haute mer brûler comme paille de bagasse. J'ai vu les chauves-souris de la trahison » (*FV*, p. 102).

Si le « qui », le « comment » et le « quand » sont peu présents dans ce « témoignage », c'est pour donner libre cours au « pourquoi », qui aiguillonne le narrateur tout au long de son projet d'écriture, comme il est aussi à l'origine des préoccupations de Placolý face au « silence tragique » (*FV*, p. 120) de l'Histoire officielle. Les incertitudes chronologiques du récit sont peut-être une manière de suggérer que le 22 mai pourrait être le grand tournant raté de l'histoire de la Martinique. D'où l'absence de cette date dans celles qui marquent les différentes séquences du journal. D'où aussi l'importance accordée aux questionnements intimes du narrateur, qui, au travers de ses lectures variées, semble être la seule personne dans la colonie à réfléchir au sens du passé et du présent pour l'avenir.

Le moment est venu de dire un mot sur la décision de confier à un Blanc la narration de l'abolition de l'esclavage, choix qui a fait couler beaucoup

d'encre<sup>64</sup>. Plus que la couleur de sa peau, c'est sa différence par rapport à ses pairs qui lui octroie le droit d'écrire au nom et des Blancs et des Noirs. Son parcours d'adulte traduit l'envie irrésistible de prendre ses distances envers la société créole qui l'a formé, et les gestes qu'il posera après la mort de son père (la mise en vente du Domaine et l'affranchissement des esclaves) se comprennent comme autant de tentatives de se soulager du fardeau financier et moral que son parent lui a légué. L'emplacement de sa maison, l'ancien Hôtel Desgrottes (le nom est révélateur), entre la rue d'Orléans, une voie publique respectable, et la rue de la Confession, une ruelle malpropre que seules les domestiques empruntent, dit tout sur son refus d'appartenir à aucune strate de la pigmentocratie. Ses occupations complètent le portrait, donnant à voir un individu en porte-à-faux par rapport à ses confrères, rangeant tranquillement ses livres alors que d'autres veillent à la prochaine récolte ou à la discipline de leurs esclaves. Une existence aussi singulière menace forcément l'ordre social, et ce n'est donc pas un hasard si les mises en garde publiées dans la presse locale contre les abolitionnistes et leurs sympathisants semblent viser le narrateur : d'après les journaux, ces fauteurs de troubles auraient la tête « pleine de livres » (*FV*, p. 56).

Ainsi, on ne peut que tomber d'accord avec la conclusion selon laquelle l'identité du narrateur aurait été dictée moins par « la difficulté de faire parler les sans voix de l'Histoire » que par le désir ressenti par Placolý de « nous [obliger] à changer notre regard, ou plutôt à le démultiplier de façon à saisir mieux la complexité du réel »<sup>65</sup>. Qui serait plus apte à faire le récit d'une histoire plus étrange que la fiction elle-même, sinon un narrateur qui, en raison de sa propre complexité, n'a pu voir le jour que dans un roman ?

### « L'intuition mobile de la rêverie »

Cette présentation du narrateur s'imposait, parce que c'est en se servant de son personnage à la fois mystérieux et lucide que Placolý s'essaie au projet annoncé dans la préface : « Retrouver en ce moment, et à propos des circonstances qui ont vu l'abolition de l'esclavage, la conjonction nécessaire entre le poète voyant et le héros fondateur de nations, avec la semence desquelles il bâtit le monde » (*FV*, p. 11). Si le narrateur réfléchit en homme de lettres dans la première partie du récit, dans la deuxième il se lance dans l'action en citoyen dévoué : il siège dans différents conseils de l'après 22 mai, accompagne l'abolitionniste Husson (figure en chair et en os de l'époque) sur des Habitations pour lui servir d'interprète, et s'efforce dans son journal de dresser la liste « des faits qui devront figurer nécessairement dans le récit des événements » (*FV*, p. 99). En même temps, et pour saisir le sens de ce qu'il fait, il a recours à des lectures variées, réunissant philosophes et chroniqueurs, poètes et planteurs : La Boétie (*Discours de la servitude volontaire*), Shakespeare (*Hamlet*), Montaigne (*Des cannibales*), Rousseau (*Le Contrat social*), Hugo

<sup>64</sup> Voir Philippe Pierre-Charles, qui évoque le « scandale » occasionné par ce choix « dérangeant » : « À propos de l'Histoire dans l'œuvre de Vincent Placolý », dans *Commémoration...*, *op. cit.*, p. 49-52.

<sup>65</sup> Pierre-Charles (Ph.), *art. cit.* p. 51.

(« Essai sur l'indifférence en matière de religion »), Maupassant (« Boule de suif »), Lamartine (articles de presse), Léonard (*Idylles morales*) et Parny (à propos de la société créole). Il y est aussi question d'essayistes et de poètes créoles de l'époque (dont l'existence est à confirmer), dont les nommés De Villiers, Pécol, Bovis et Beaufonds. Mention est également faite d'une chronique bien réelle : *Les Singularités de la France antarctique*, du frère franciscain André Thevet (1557). Le trait saillant qui réunit la plupart des écrivains cités serait leur prétention à marier poésie et convictions politiques, voire carrière militaire ; c'est le cas des poètes d'inspiration romantique : Lamartine, Léonard, Parny et Hugo.

Dans la confusion qui emporte la classe des planteurs en amont de la « furieuse explosion » (FV, p. 97) du 22 mai, comme aussi dans la violence des émeutes d'esclaves de ce jour-là et dans le désarroi ressenti des deux côtés une fois l'abolition déclarée, le narrateur ne se fie, en effet, qu'aux penseurs et aux poètes, qui lui inspirent « la passion des mythes, le plaisir des utopies victorieuses, le désir d'exister en liberté » (FV, p. 11). En même temps, et en tant que « témoin d'événements graves », il se fait un devoir d'« atteindre pour ainsi dire au détachement » qui seul lui permettrait d'analyser la réalité de certains faits d'histoire » (FV, p. 95 ; l'auteur souligne). N'empêche qu'il échoue, car il souffre de devoir constater que, « passé le tourbillon des événements imprévisibles, la politique reprend ses droits [et avec elle] la morgue des puissants, l'organisation militaire des ateliers, la chasse aux marginaux, et l'étouffement de tous ceux dont le cerveau est encore parcouru d'illuminations » (FV, p. 115). C'est en admettant son immense déception et son profond désespoir qu'il arrête son journal, espérant que « d'autres verront mieux que [lui] l'importance des faits qui vont suivre » (FV, p. 115).

Son vœu ne sera exaucé qu'à l'arrivée du romancier-chercheur, qui, avec *Frères Volcans*, nous livre, non pas un document historique, mais ce qu'on pourrait appeler un « docu-poétique », dont l'ambition de « dissiper le brouillard qui enveloppe les importantes semaines des mois de mai et de juin 1848 » (FV, p. 125) n'est nullement évacuée pour autant. L'on ne saurait accomplir cette tâche qu'en se servant des outils du romancier : le mythe et la poésie, la passion et le rêve. « La poésie [serait] la continuation de la politique par d'autres moyens », comme l'écrivait l'écrivain martiniquais René Ménéil en 1981<sup>66</sup>. « *Quêter l'absence* [de l'histoire] : c'est se mettre en état de rêver l'alentour », renchérisait Chamoiseau à la fin des années 1990<sup>67</sup>. Avec cette *Chronique de l'abolition de l'esclavage* que Placolý a écrite avec la passion du poète, l'histoire lacunaire de la Martinique se voit étayée par un document solidement conçu et hautement instructif.

■ Molly GROGAN LYNCH<sup>68</sup>

<sup>66</sup> Ménéil (R.), *Tracées. Identité, négritude, esthétique aux Antilles*. Paris : Robert Laffont, 1981, 233 p. ; p. 230.

<sup>67</sup> Chamoiseau (P.) et Confiant (R.), *L'Esclave...*, op. cit., p. 118. L'auteur souligne.

<sup>68</sup> Université de Cergy-Pontoise.